

De vagues et de terres

Compagnie Engrenages

Alexandra Carrasco



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/1950>

DOI : [10.4000/hommesmigrations.1950](https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.1950)

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2013

Pagination : 178-181

ISBN : 978-2-919040-21-6

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Alexandra Carrasco, « De vagues et de terres », *Hommes & migrations* [En ligne], 1301 | 2013, mis en ligne le 29 mai 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/1950> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.1950>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

De vagues et de terres

Compagnie Engrenages

Alexandra Carrasco

- 1 En 2010, René Albold et moi-même, lui en tant que directeur de la Compagnie Engrenage Théâtre, moi en tant qu'auteure, nous sommes lancés dans une aventure baptisée *Archéologie des mémoires* et avons produit dans ce cadre une pièce de théâtre en deux épisodes intitulée *De vagues et de terre*. René Albold et moi sommes voisins, à quelques pas de la tombe de Van Gogh, à Auvers-sur-Oise. Van Gogh... un immigré mort sans le sou qui a fait la fortune de notre ville...
- 2 Au départ, notre projet est né d'un désir de mieux connaître le lieu où nous vivons. Nous nous sentons tous deux auversois et vexinois d'adoption. Lui, originaire de la banlieue industrielle, moi du Chili, avons trouvé ici un lieu où planter nos racines. Lorsqu'on a proposé à René d'introduire du théâtre dans la vie des habitants d'Auvers-sur-Oise et des Vexinois, il a choisi d'inverser la proposition et d'introduire la vie des Auversois et des Veixinois dans le théâtre. Plutôt que de faire une énième mise en scène du *Malade imaginaire* ou du *Roi Lear*, il a imaginé la démarche *Archéologie des mémoires* qu'il m'a proposé de développer avec lui. Notre souci était, et il le demeure, de faire émerger à la surface ce que Marguerite Yourcenar appelait les "particules de mémoire", ces éléments constitutifs de chacun qui traversent le temps et l'espace, sautant parfois des générations, façonnant notre sensibilité, notre conscience du monde, nos postures, nos rêves, nos espoirs, en somme, notre mode d'être.
- 3 Concrètement, il s'agit d'une méthode de recherche ethno-artistique qui a donné lieu jusqu'ici à trois spectacles mêlant le documentaire, les images filmées, la fiction théâtrale et la musique.
- 4 Dans un premier temps, cela consiste à aller à la rencontre de la population que nous avons choisie pour objet. Par le bouche à oreille ou à travers telle ou telle association, nous entrons en contact avec des personnes dont nous recueillons le témoignage, à l'aide d'une caméra vidéo ou d'un dictaphone. La masse de ces entretiens (des heures de vidéo que nous visionnons et retranscrivons sur le papier) nous tient lieu de "site archéologique" dans lequel nous effectuons nos fouilles en vue de débusquer à la fois le fil rouge de notre spectacle et les pièces qui vont le composer. Nous effectuons un va-

et-vient permanent entre le réel (le matériau documentaire) et notre imaginaire pour confirmer ou remanier nos hypothèses, reformuler nos questions. Nous nous efforçons d'abandonner nos a priori pour tenter de saisir une vérité vivante et vibrante, extrayant le général et même l'universel de cette somme de récits particuliers. Notre ambition est d'aboutir à une synthèse qui rende compte de manière sensible de la problématique existentielle du groupe humain sur lequel nous nous sommes penchés.

Le théâtre, espace d'une archéologie de la mémoire

- 5 C'est de cette manière que nous en sommes arrivés à découvrir une histoire inattendue de flux migratoires sur le territoire essentiellement rural du parc naturel régional (PNR) du Vexin français, lequel s'étend sur 710 km² au nord-ouest de l'Île-de-France.
- 6 Au tout début de notre entreprise "archéologique", nous nous étions intéressés à la vie quotidienne des Auversois tout au long du XX^e siècle. L'année suivante, le PNR du Vexin nous a demandé de développer un projet théâtral du même type auprès de la population du parc dans son ensemble. Nous avons ciblé notre recherche sur l'histoire du travail dans cette région, ne sachant trop où cela nous mènerait, et à ce titre avons rencontré un grand nombre de personnes âgées ayant travaillé dans l'agriculture, et plus précisément dans la "culture à bras". Cela a abouti à un spectacle en deux épisodes : *De vagues et de terre. Première étape*, créé en 2011, et *D'un monde à l'autre*, créé en 2012.
- 7 Comment avons-nous mis en résonance les données archéologiques collectées et nos représentations de la vie de ces gens-là pour aboutir à une création théâtrale axée sur le thème de l'immigration ? Le promeneur non averti n'a aucune raison de percevoir la présence prégnante des étrangers dans cette région. L'étrangéité s'est effacée, dissoute, pour ne ressurgir que sous forme de particules dans les mémoires, de traces, par exemple, lorsque dans les cimetières on lit les noms sur les tombes. Pourtant, au fil de nos interviews, deux thèmes revenaient constamment sur le tapis : la betterave et les étrangers. Les deux étaient intimement liés. Or, comme je le disais plus haut, la question de l'immigration était d'actualité. Ne pas saisir au vol l'occasion de l'aborder eut été, d'un point de vue archéologique, passer à côté d'une sorte de monument enfoui.

Les traces d'une histoire migratoire méconnue

- 8 La betterave et les étrangers... L'histoire produit des convergences singulières. Pendant les guerres napoléoniennes, la Grande-Bretagne imposa un blocus sur les ports français. S'ensuivit une pénurie de sucre de canne à laquelle Napoléon répondit en subventionnant la production de sucre de betterave. Le Vexin français devint très vite un grand producteur de cette racine, des raffineries et des distilleries s'implantant un peu partout. Or la culture de la betterave et ses transformations possibles (sucre, alcool) nécessitent une main-d'œuvre massive. En particulier parce que, jusqu'à l'invention dans les années 1970 de la betterave monogerme, il fallait les "démarier", autrement dit arracher à l'aide d'une binette les plants excédentaires. Pour cela, on faisait venir des saisonniers de Bretagne ou de l'étranger. Ce besoin de main-d'œuvre fut largement amplifié par la Première Guerre mondiale. Certains s'installaient et faisaient venir leur famille, d'autres repartaient pour revenir l'année suivante. "*Quand*

ils venaient ici, ils étaient accueillis, nous a confié un témoin. Le patron allait les chercher à la gare de Us. Il leur fournissait un logement avec matelas et tout ce qu'il fallait pour vivre pendant deux ou trois mois. Et quand la campagne de betteraves était finie, il les remettait dans le train. Alors il y en avait quelques-uns qui restaient là un peu plus longtemps que les autres. Ils venaient gagner leur croûte comme ça.” Des vagues de Belges, de Polonais, de Tchèques, de Slovaques, d’Italiens arrivèrent ainsi dans la région. “Il y a eu des Bretons, puis beaucoup d’Italiens, se souvient une dame très âgée dont le mari était italien. Bon, les gens qui étaient arrivés pendant la guerre, c’étaient des Polonais. Il y avait une dame, là, dans une maison qui est abandonnée..., c’était une Tchéco. Il n’y avait que nous comme Français dans le quartier, à ce moment-là. Il y avait beaucoup de gens qui venaient, il y avait pas mal d’emplois à l’époque. [...] Il y avait de tout : des Polonais, des Tchécoslovaques. Il n’y avait pas des Roumains encore à l’époque, ils ne venaient pas en France. Il y avait beaucoup, beaucoup, beaucoup d’étrangers.”

- 9 Une fois notre axe déterminé, il fallait encore trouver une histoire, des personnages. Car si l’aspect documentaire occupe une place importante dans nos spectacles (projection de vidéos), la partie fiction est la manière de rendre compte de l’aspect universel qui se dégage de ces cas particuliers. Une dame de plus de 90 ans, d’origine tchèque (même si dans la pièce elle est polonaise), arrivée en France à l’âge de 9 ans pour rejoindre son père, ouvrier agricole, fut notre point de départ. Nous sommes allés l’interviewer plusieurs fois dans sa maison de retraite. Son histoire résonnait avec la mienne, puisque je suis arrivée en France au même âge. Je pouvais donc facilement me mettre dans sa peau pour imaginer ce qu’avait été son parcours d’intégration et d’acculturation. Elle avait vécu dans la commune de Theuville autrefois grouillante de vie, où “ça parlait toutes les langues, ça chantait en italien, ça s’engueulait en tchèque, ça s’encourageait en polonais”, aujourd’hui village fantôme où le temps semble s’être arrêté. C’est elle qui nous a inspiré notre personnage principal, née Yasha et devenue Jeanne au bout de quelques années, Jeanne qui écrit sur son cahier : “Entre mes racines polonaises / et ma frondaison française, / je me sentais écartelée frondeuse, mal embranchée. / Mamusia est devenue maman, / c’est pour moi un soulagement. / Mes deux pieds sont plantés sur une terre / qui désormais n’est plus passagère.” D’autres nombreux récits sur l’arrivée d’étrangers d’horizons divers ont nourri notre création. Pas un village, pas une ferme où il n’y ait eu des ouvriers agricoles immigrés. Des recherches historiques m’ont également permis de découvrir le rôle fondamental qu’avait eu cette population au moment du Front populaire. Démunis, n’ayant rien à perdre et tout à gagner, ils n’hésitèrent pas à faire la grève dans les grosses fermes du Vexin et à empêcher l’entrée des renforts envoyés par la préfecture.

Mettre en scène la parole des ancêtres

- 10 Dans le premier épisode de *Vagues et de terre*, nous traversons l’entre-deux-guerres pour raconter le voyage de ces hommes et de ces femmes qui oublient une terre pour s’enraciner ailleurs. Un voyage pour raconter l’irrésistible mouvement de la vie et dire l’infinité des sentiments qui nous traversent. Puis, dans le deuxième épisode, *D’un monde à l’autre*, une narratrice dépositaire de la mémoire raconte l’histoire de Tadek et Bronia, un couple d’ouvriers agricoles venus de la région de Cracovie pour travailler dans le Vexin à la fin des années 1920. Ils reviennent comme deux apparitions sur leurs lieux de vie et de travail, revisitent les villages, les champs où ils ont si durement travaillé, puis ils retrouvent leurs arrière-petits-enfants, Patrick et Laure, un couple

d'agriculteurs aux prises avec le contexte moderne de leur profession. Ensuite, Jeanne revient avec son cahier d'enfance où elle avait écrit la recette du pain d'épices : *“Un gâteau bien de chez nous. / Sucre, farine et anis, / si possible de Katmandou, / noix muscade et cannelle, / de la terre d'Israël, / beurre et miel d'acacia, / arbre natif du Canada, / lait et zestes d'oranges / cueillies à Singapour / pour parfaire ce mélange, / qui brassé avec amour, / est le goûter préféré / des écoliers français.”*

- 11 Par-delà la rudesse de la vie des personnages, nous avons cherché à mettre en évidence ce que Glissant appelle la *“beauté du monde qui est dans la relation à la fois des individus, des communautés et des paysages”*. Car ces vagues d'immigrants venus des quatre points cardinaux retourner la terre dans cette région en ont façonné l'esprit et la physionomie au fil du temps, sans que se dressent des murs d'identité, tout au plus des murets (linguistiques, coutumiers, culinaires...) vite abolis, notamment par des mariages intercommunautaires. L'intégration s'est produite insensiblement, sans même que ces hommes et ces femmes en prennent conscience, par le partage d'une condition sociale commune et, avant tout, par le travail. Les histoires de famille les plus touchantes nous ont été livrées par des personnes persuadées de n'avoir rien d'intéressant à raconter.
- 12 Après chaque représentation dans les villages du Vexin, nombreux furent ceux qui nous firent part de leur émotion, stupéfaits de constater que la vie simple de tel grand-père italien ou mère polonaise pouvait donner lieu à un spectacle, nous remerciant d'avoir donné la parole à des ancêtres dont l'existence essentiellement dédiée au travail s'était écoulée dans l'ombre.